DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 391. 15 Avril 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

CONGRES DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

Le Concours des Baguettisants

Les expériences des baguettisants ont été précédées d'une très intéressante séance du Congrès consacrée à un exposé et à une discussion théorique sur les pouvoirs de la baguette. Plusieurs personnalités scientifiques assistaient à cette séance.

M. Henri Mager, ingénieur en hydrologie souterraine, dont le nom est familier aux lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*, qui ont pu apprécier plusieurs fois l'intérêt de ses communications, a présenté une baguette de coudrier et rappelé de quelle façon on l'emploie. Il a dit ce qu'elle apprend, par ses mouvements, à ceux qui ont la sensibilité spéciale du sourcier : l'existence d'un cours ou d'une nappe d'eau souterraine, le trajet de celle-ci, même sa largeur, et le sens de l'écoulement, la profondeur sauf le cas où sont interposées des couches d'argile ou de marne, qui troublent les impressions.

La baguette au coudrier semble ne pouvoir donner davantage. Mais d'autres baguettes, en métal par exemple, permettent d'obtenir des résultats plus variés : de révéler le voisinage de métaux ou de minerais, des gisements ou courants gazeux, des courants électriques,

Des baguettisants très expérimentés arrivent, avec des instruments de leur invention, à faire des éléments minéraux et métalliques du sous-sol une analyse qualitative et quantative. Certains baguettisants ont une aptitude spéciale à reconnaître le voisinage de vides souterrains, de cavernes. Ainsi, le concours des baguettisants sera triple : ils auront à rechercher des vides, des eaux et des métaux.

Après le brillant exposé de M. Mager, des baguettisants ont tour à tour pris la parole.

M. Brothier de Rollière a parlé de la sensibilité des sourciers. Tous accusent une sensibilité spéciale. Il l'expliquent par « un don de la nature ». Beaucoup ont des malaises, pouvant aboutir à la congestion et à la chute. Certains sembleraient présenter de la voyance : ils verraient l'eau à travers le sol.

L'abbé Mermet, baguettisant et fils d'un baguettisant qui éprouvait une sorte de secousse électrique à passer sur l'eau, ressent une pesanteur pénible des jambes. A table, un jour, chez des amis, cette pesanteur l'oblige à se lever et promener : de l'eau coulait sous la salle à manger. Une autre fois, chez des amis encore, il passa une nuit blanche : un robinet ouvert avait laissé couler l'eau toute la nuit à l'étage au-dessous.

Un autre baguettisant est dans l'impossibilité de dormir dans un lit en fer : le métal l'impressionne péniblement.

M. Hémon, professeur de philosophie au lycée Ampère, à Lyon, est baguettisant expert. Très sensitif — il pressent les dépressions et les orages deux ou trois jours à l'avance — et grand expérimentateur, M. Hémon ne croit pas à une action de l'ambiance sur la baguette. L'eau, ou le métal agit sur la motilité de façon inconsciente et involontaire : les muscles se contractent et font mouvoir la baguette. Une partie de ceux-ci tendent seulement à la serrer, une autre à la faire tourner, et la conséquence est que la baguette tourne avec violence, au point d'écorcher la peau. En certains cas, la réaction générale peut être si violente, que l'opérateur tombe.

Chaque type de baguette a une réaction spéciale selon l'individu. Pour M. Hémon, l'eau seule l'impressionne quand sa baguette est en bois, en baleine, en aluminium ou acier ; la baguette formant aimant réagit, pour lui, en présence du fer : celle en acier lui permet d'indiquer l'eau et le fer. Un baguettisant doit essayer toutes sortes de baguettes et voir à quoi chacune est bonne entre ses mains.

L'opinion de M. Hémon, conforme à celle qu'exprima Gaston Mery, est que la baguette tourne non par suite d'une action de l'eau ou du métal sur la baguette, mais par suite d'une action sur le système nerveux, une autosuggestion sensitive. Cette action serait électrique ou magnétique. Le général Chapel rappelle que le potentiel électrique varie sans cesse à la surface

du sol, en raison des différences de nature du sous-sol, différences qui expliquent, en particulier, la prédilection de la foudre sur certains points : les points d'eau (sources) et les gisements métalliques. Le sol contenant de l'eau ou du métal peut très bien exercer une action électrique spéciale, et agir, indirectement sur la baguette, ou plutôt sur le sensitif qui la tient.

*

La première série d'expériences des baguettisants fut faite le jeudi 27 mars, au bois de Vincennes le matin et au château de Mirabeau, près d'Argenteuil, l'après-midi. Une assistance nombreuse (et même trop) parmi laquelle figuraient MM. E. Martel, Diénert et Bonjean, délégués du ministère de l'Agriculture, y assistait.

Au bois de Vincennes, quatre baguettisants, MM. Pélaprat, de Monflanquin (Lot-et Garonne) ; Lebrun, de Niort; Probst, de Buglose, et Coursange, de Chabrillan (Drôme), s'essayèrent à découvrir par la baguette la topographie profonde du sol sur lequel ils se promenaient, aucun signe extérieur ne pouvant indiquer où se trouvent les vides.

Le thème de cette première expérience, organisée par M. Mager avec le concours de M. Armand Viré, le naturaliste connu, était celui-ci : les baguettisants étaient amenés les uns après les autres, en une partie du bois, entre Saint-Mandé et Charenton, où existent des galeries d'anciennes carrières. On en connaît la topographie souterraine par un plan inédit, que M. Armand Viré avait en mains. Chaque concurrent opérait à son tour sans avoir vu manœuvrer ses devanciers et travaillait sur une partie différente en commençant un peu avant le point où son devancier avait fini.

A chaque baguettisant, M. Viré disait : « Il y a là des cavités : tâchez d'en indiquer l'emplacement, la largeur, la profondeur, la longueur. » Quand il avait fait un certain parcours, 200 ou 300 mètres dans un sens, M. Viré lui demandait souvent d'examiner le terrain dans le sens perpendiculaire, ou bien parallèlement, et inscrivait toutes les indications fournies par le concurrent sous forme d'un dessin des cavités annoncées et de leur situation par rapport à la topographie extérieure.

Il faut remarquer que la recherche des cavités, des vides, est une tâche exceptionnelle chez les baguettisants : la plupart se récusent quand on leur propose l'expérience.

Après toutes les épreuves, on sortit le plan souterrain, et l'on compara les indications fournies par les baguettisants avec celles du document.

Le résultat fut, en somme, satisfaisant et de nature à étonner les sceptiques. A vrai dire, les baguettisants n'ont pas su reconnaître qu'ils se trouvaient sur une vaste cavité dont le plafond repose sur des piliers — c'est-à-dire sur des parties de roches réservées comme soutien — mais cette cavité est pour ainsi dire remplie de déblais entre lesquels courent des routes, des



galeries bordées de murs formés de pierres superposées. Les baguettisants sont donc excusables. Ils ont reconnu, de façon généralement exacte, les galeries. Ils en ont tracé sur le sol la largeur, la longueur, la direction (souvent irrégulière), la profondeur. La manière prompte et nette de M. Pélaprat a très favorablement impressionné les spectateurs. M. Lebrun procède de façon plus tranquille : souvent il ne tient sa baguette que d'une main. M. Probst a délimité quatre piliers, en indiquant très exactement la profondeur d'une galerie. M. Coursange a annoncé en un point un puits de 70 mètres dont l'existence est très probante. De plus, il a signalé du charbon sous 4 mètres d'épaisseur à 140 mètres de profondeur. Le plan ne dit rien du charbon : il n'atteint pas, d'ailleurs, des niveaux aussi bas.

En somme, le jury a été fort satisfait et a manifesté le désir de refaire ces expériences en moins nombreuses compagnie de curieux et de passants attroupés.

L'épreuve de l'après-midi fut moins concluante.

Dans le potager du château Mirabeau, au Marais, on avait enfoui sous terre deux bassines en cuivre, sur un autre point une masse de fonte. Rien au dehors ne révélait les cachettes, le terrain étant labouré ou sarclé. Peut-être les baguettisants furent-ils trop poussés à croire que les métaux se trouvaient plutôt sous les allées que sous les plates-bandes. Deux seulement, MM. Pélaprat et Probst, ont annoncé du fer là où il y en avait, aucun ne décela le cuivre. M. Coursange a cru sentir du cuivre là où était le fer.

Tous, ont été impressionnés par le voisinage du fer et ont tâté le terrain dans le voisinage de la masse de fonte.

Notons, du reste, que les baguettisants sensibles aux métaux sont rares. Il semble que le cuivre agisse sur eux moins que le fer. Un autre concurrent, M. Padet, a localisé ailleurs, dans le jardin, une masse de fer profondément enfouie.

D'après deux baguettisants, il y aurait au château Mirabeau une source sulfureuse et une autre ferrugineuse (1). On a cherché aussi un « trésor », sans obtenir aucune indication.

*

La seconde journée des baguettisants commença par des expériences de recherches de sources à Sartrouville.

Gaston Mery avait noté, dans ses curieuses expériences, que le temps influençait l'aptitude des sourciers : « le temps humide contrecarre absolument le phénomène, dit-il. On se l'explique sans difficulté. Si la force qui agit par attraction sur la baguette à la façon de l'aimant sur le fer, a son origine dans l'eau de la source cachée, on comprend que cette influence soit neutralisée en tout ou en partie par l'eau des pluies qui ont détrempé le sol. On peut supposer également que cette force attractive, cette radiation d'un genre spécial se propage dans l'air sec et ne se propage pas dans l'air chargé de vapeur d'eau. » Or, il fit, jusqu'à midi, un temps de pluie froide et de vent.

Le thème de Sartrouville présentait un défaut grave : on n'avait pas la certitude des trajets de l'eau dans le sol. M. Mager, le président du jury, savait, pour avoir, autrefois, étudié l'hydrologie de la région et dirigé des travaux d'adduction et de forage, quel est le régime général de celle-ci. L'eau arrive de la hauteur à travers les sables et descend en nappe, arrêtée par de l'argile ou de la marne, vers la vallée de la Seine, et passe par les puits, et par une fontaine publique.

Un géologue, muni de la carte géologique, voit d'ailleurs comment les choses doivent se passer. Il sait que l'eau doit couper telle route, tels sentiers en particulier, et, par conséquent, où la baguette doit s'incliner. Mais l'eau n'est pas nécessairement en nappe continue : elle peut former des ruisseaux, des filets distincts. Selon la saison les ruisseaux et filets peuvent être plus ou moins larges. Les mouvements de la baguette ne prouveront rien, puisqu'on ne fera pas la fouille qui dirait si l'indication est exacte.

L'expérience de Sartrouville avait donc pour principal but de voir si les indications des divers baguettisants concordaient.

Les expériences se sont poursuivies le matin sur la hauteur, sur la route qui se dirige en arrière de l'église, vers Cormeilles. Les uns après les autres, les baguettisants étaient amenés au même point, et priés de dire ce qu'ils trouvaient. MM. Mermet, Hémon, Padey, Probst, Coursange, etc., donnèrent des indications sensiblement concordantes, et souvent, exactement identiques, au décimètre près.

L'après-midi, on opéra plus près de la fontaine. Entre celle-ci (qu'aucun concurrent ne connaissait) et la route, une voie, parallèle à cette dernière, coupe naturellement la nappe qui alimente la fontaine. En outre, en un point où évidemment il doit y avoir un écoulement dans la direction de la fontaine, qui est à 400 mètres environ, le chemin est, en contre-bas, bordé de terrains non enclos, sur 150 mètres environ, où l'on peut suivre un filet s'il en a été recoupé un sur son trajet.

Une intéressante épreuve fut fournie par MM. Probst et Coursange. L'un et l'autre, sur le chemin, reconnurent un filet souterrain. Le premier en dessina le trajet dans le terrain, conduisant celui-ci jusqu'à une seconde voie parallèle à la précédente, et jusqu'au mur d'une propriété. Ce trajet était, selon une direc-

(1) On a voulu en avoir le cœur net. Un entrepreneur de sondages de Versailles s'est chargé, sur la demande de M. Ravier, de contrôler ces affirmations.

Le 1er avril, MM. Armand Viré, professeur de biologie souterraine au Muséum d'histoire naturelle ; Mouazé, propriétaire du château ; Ravier et une vingtaine d'autres personnes s'étaient rendus sur le lieu d'expérience pour assister au forage.

A l'endroit indiqué par les baguettisants (la pelouse située derrière le château), une sonde fut placée. On devait trouver de l'eau à une profondeur de six mètres. M. Ravier, à l'aide de son pendule, soutint que l'on trouverait de l'eau à quatre mètres. Un premier sondage iddiqua bien la présence d'une nappe aquifère à quatre mètres. La sonde, descendue à six mètres, ne rencontra pas d'eau.

Un deuxième forage fait à proximité jusqu'à quatre mètres rencontra la même nappe.

Des échantillons d'eau furent prélevés par M. Viré, qui se propose de les analyser.

tion menant droit à la fontaine à quelques mètres près.

Le second confirma toutes les indications du premier.

M. Padey reconnut un trajet sensiblement pareil : mais il y ajouta une anastomose : dans le bas du champ, le filet reconnu auparavant semble en recevoir un autre.

Ces concordances seraient décisives si l'on avait la configuration du sous-sol ; sans celle-ci elles ont encore du prix.

On eut les mêmes concordances quand un habitant du pays, voyant tant de sourciers, eut l'idée de leur demander une consultation. Il a creusé un puits : il est arrivé à 9 m. 80 et ne trouve pas d'eau : un voisin en a à 5 mètres ; que doit-il faire ? Les sourciers s'éparpillent dans le jardin, et MM. Padey, Poizson, Probst, Coursange, Lebrun, sont d'accord pour déclarer que le puits devrait être reporté au Nord-Est, d'un mètre ou deux, mais que sans changer de place, pourtant, on trouvera de l'eau. Le seul désaccord a trait à la profondeur. Les appréciations extrêmes sont onze et dix-huit mètres. Attendons que l'habitant ait prolongé son puits . . .

❋

La troisième journée commença dès sept heures, au Jardin des Plantes, par des recherches de M. l'abbé Mermet pendulisant, sur les cavités. Il s'agissait de dessiner la topographie souterraine d'un terrain qui contient des vides.

Son pendule à la main, M. Mermet donna des indications générales très exactes. Il reprit ensuite son étude en détails, faisant marquer sur le pavé ou dans le gravier les contours des cavités.

(Vérification faite plus tard sur le plan des cavités sous-jacentes qui sont d'anciennes carrières, les indications de M. Mermet ont été reconnues fort exactes. Dans une certaine zone où il déclara qu'il sentait un poids considérable et qu'il y avait de l'eau, la galerie est, en effet, inondée par suite d'infiltrations. De plus, M. Mermet indiqua de la façon la plus précise à quel moment on ouvrait le cours de l'eau dans le laboratoire souterrain de M. Viré).

Aux Sociétés Savantes, à 9 h. 1/2, les expériences des baguettisants ont moins réussi.

L'expérience qui avait lieu l'après-midi aux Buttes-Chaumont, par les soins de M. Diénert, avait été assez mal organisée. Il s'agissait de découvrir où passait, dans des pelouses en pente, une canalisation d'eau. Mais le trajet de cette canalisation était parfaitement visible. Sur huit concurrents, sept y plantèrent leurs piquets. Ils eurent la bonté d'en planter d'autres un peu partout, ne pouvant tous les ficher dans le renflement révélateur.

L'expérience était compliquée par le fait qu'on retenait et qu'on lâchait alternativement l'eau dans la conduite.

Mentionnons encore les essais de quelques baguettisants avec des plaques de métal que M. Gustave Le Bon avait apportées sous enveloppe. L'un d'eux échoua trois fois sur quatre essais. Un autre réussit deux fois et échoua trois fois à dire dans quelle main un assistant cachait une pièce d'or.

❋

La dernière journée des baguettisants (dimanche 30 mars) a été consacrée à des expériences très inressantes faites par M. Gustave Le Bon et M. H. de Varigny, le distingué rédacteur scientifique du *Journal des Débats*, dont le compte rendu quotidien, plein de conscience et de sagacité, nous a beaucoup aidé dans la rédaction de ce résumé. Nous lui empruntons le récit de ces expériences :

Elles eurent lieu chez M. Gustave Le Bon et les protagonistes étaient MM. Falcoz et Probst. Un de nos confrères du journalisme, M. Gustave Ferron assistait aussi à la séance. Les expériences sur les métaux, la veille, n'avaient nullement satisfait M. Le Bon : il voulut les répéter, avec des sujets ayant de l'expérience et dans des conditions plus favorables.

Voici comment se passèrent les choses. M. Le Bon avait préparé cinq enveloppes fermées (mais numérotées) contenant cinq plaques de métal différentes, du plomb, de l'aluminium, de l'argent, du zinc et du cuivre. Ajoutons qu'on pourra faire l'expérience avec *tous les métaux* qu'on voudra. Il faut seulement que les sujets sachent tous les métaux qui peuvent leur être soumis : ceci pour une raison qui est valable.

On ne fit choix que de cinq métaux, parce que nous désirions faire vite, et, d'autre part, les sujets, très fatigués par leur semaine de Paris, ne se sentaient pas en état de faire beaucoup d'expériences.

Chaque enveloppe contenant une plaque de métal, fut, l'une après l'autre, soumise à l'examen simultané des deux sujets, sous nos yeux. Ils travaillaient collectivement, c'est-à-dire qu'ils essayaient l'un après l'autre, causaient, discutaient. L'enveloppe était par terre : chaque opérateur, tour à tour, approchait avec sa baguette. Et après examen, chacun disait son diagnostic.

Quand chacun eût dit le nom qu'il donnait à ce métal, on inscrivait le nom fourni en regard du nu-

méro de l'enveloppe, et on passait à l'enveloppe suivante.

L'accord fut parfait : les deux opérateurs furent invariablement du même avis. Parfois, il y avait hésitation : alors, ils recommençaient, faisaient des contre-épreuves, et discutaient. Tout ceci en notre présence, à haute voix, tsans aucun conciliabule secret, sans aucun examen de l'enveloppe autre que celui qui consiste à s'approcher de celle-ci, baguette en avant, pour voir ce qu'elle fera.



UN SOURCIER AU MOYEN AGE

Il est tout à fait inutile d'allonger ce récit. Il faut seulement dire qu'une fois un diagnostic fait, on retirait l'enveloppe de la circulation ; pourtant les sujets pouvaient la redemander et examiner, à propos d'une autre enveloppe quand elle semblait nécessaire pour assurer le diagnostic, par comparaison.

Nous avons dit que l'accord fut parfait : tous deux donnèrent à chaque enveloppe différente un même nom qui fut inscrit.

On ne leur dit point s'ils avaient tort ou raison. Ce n'est qu'après les cinq diagnostics faits, que M. G. Le Bon déclara le résultat. Il fut excellent. Les cinq métaux (plaques minces de poids analogue, sous enveloppe) furent correctement nommés. On ne pouvait obtenir un succès plus complet.

Il y a toutefois à dire, au point de vue de la critique de l'expérience.

D'un côté, au début, les sujets furent inquiets. Il y a beaucoup d'objets métalliques (armes, ornements, etc.) chez M. Gustave Le Bon : or, il est évidemment difficile pour le sujet de distinguer qu'une plaque de quelques dizaines de grammes est en cuivre ou en fer quand il y a dans la pièce des dizaines de kilos de ces métaux. Pourtant l'expérience a réussi.

D'un autre côté, il est certain qu'elle eût pu réussir plus complètement, si elle avait pu être autrement organisée ; mais la fatigue des sujets rendait la chose



SOURCIER XVIème SIECLE

difficile. Il eût mieux valu assurément que ceux-ci eussent à diagnostiquer cinq enveloppes sur dix, au lieu de cinq, chaque métal étant représenté par deux enveloppes (différemment numérotées pour plus de précaution). Et si l'expérience avait pleinement réussi avec dix ou quinze enveloppes au lieu de cinq, cela eût mieux valu encore. C'est certain. Mais l'épreuve telle qu'elle fut faite a un grand prix, et est de nature à encourager les recherches. Il faut évidemment les poursuivre, avec patience, dans de bonnes conditions.

Ces malheureux baguettisants sont sur les dents. Ils ont l'habitude de travailler lentement, en prenant leur temps, un peu chaque jour ; or, ici, on les surmène, et il leur faut travailler tout le temps : cela les fatigue beaucoup.

La seconde expérience qui fut faite consista en ceci : M. G. Le Bon tenait dans une de ses deux mains fermées une pièce d'or ; l'opérateur devait, avec sa ba-

guette, désigner laquelle. Six épreuves se succédèrent, la première donna une erreur ; les cinq autres furent des succès. Et pourtant M. Le Bon, trois fois de suite, tenait la pièce dans la même main (trois succès).

Sans doute, on peut deviner plusieurs fois de suite juste. Mais les deux expériences d'hier matin, sans naturellement donner la conviction, sans constituer pour les deux assistants la preuve des vertus de la baguette, ont été assez nettes pour les persuader que le problème de la baguette est de ceux que l'on peut étudier scientifiquement, et qu'il faut étudier, au lieu de rire sottement, ou d'y croire aveuglément.

La question mérite d'être étudiée de près, par des personnes ayant de l'esprit critique et l'habitude de l'expérimentation, et c'est ce que l'on va faire, enfin. semble-t-il. Quand le Congrès de Psychologie expérimentale n'aurait servi qu'à mettre sur le terrain scientifique le problème de la baguette, il aurait rendu un service considérable.

❋

Le concours des baguettisants était la grosse question du Congrès de Psychologie expérimentale. Cependant, ce Concours comportait d'autres travaux intéressants. A ce que nous en avons dit, et aux expériences que nous avons mentionnées dans notre dernier numéro, il faut ajouter la proposition formulée par M. G. de Fontenay, et admise à l'unanimité, de la nomination d'un comité chargé de surveiller la formation des vocables nouveaux selon des règles correctes : une petite Académie du vocabulaire métapsychiste ! Et les expériences du même savant sur l'action photographique des encres. L'explication, proposée par Petrus, de la transmission de la pensée et sa théorie de la vibration cérébrale que produit toute idée et toute sensation est fort intéressante.

On eût vu avec curiosité le dynamistographe de M. Matla, de la Haye. Mais le port en était, paraît-il, trop difficile et trop coûteux.

Tel est, en gros, le bilan du Congrès, dont la victoire des baguettisants et l'entrée du problème de la baguette sur le terrain scientifique sont les principaux résultats.

J. Royaumont.

P. S. — On signale un sourcier limousin, un carrier du village de Chabanne, commune de Sylvestre, M. Lagnaud, dont le cas, semble-t-il, est encore plus remarquable que celui des baguettisants du Congrès.

Pour découvrir les sources, il ne prend ni baguette ni montre : des réactions physiologiques se produisent sur un organisme lorsqu'il se trouve dans le voisinage d'une source.

« J'ai rendu visite à M. Lagnaud, qui vit seul dans une maisonnette blottie dans la montagne limousine, écrit un correspondant du *Petit Parisien*, et il m'expliqua :

» — Lorsqu'on me demande de trouver de l'eau en un espace donné je vais et je viens sur cet espace. S'il y a de l'eau, vous pouvez être sûr que, lorsque mon pied se posera à l'endroit où elle séjourne ou coule, je serai saisi d'un tremblement nerveux,

» Comme je manifeste une certaine surprise, M. Lagnaud ajoute très posément et avec un accent qui ne permet pas de douter de sa sincérité :

» — Tous n'êtes pas le premier que j'aie étonné. Tenez, à Paris, où j'ai travaillé quand j'étais jeune en qualité de maçon, eh bien, malade, amené à l'Hôtel-Dieu, aucun médecin n'a pu déterminer le mal dont. j'étais atteint. L'électricité n'a aucun effet sur moi. De forts courants ont été envoyés sur mon corps, je n'ai rien ressenti. Par contre, la présence de l'eau m'agite et mes nerfs se contractent en mouvements violents. Les sources que j'ai découvertes dans la région ne se comptent plus.

» Et M. Lagnaud me cite des références. Il me donne même le nom d'un médecin. Par curiosité, je contrôlerai ses dires, dont personne ne doute à Chabanne et aux environs, où il a découvert presque toutes les sources qui existent. »

⁂

La communication suivante vient d'être faite à l'Académie des sciences, par le professeur d'Arsonval, de la part du docteur Marage :

M. Marage a été amené à cette déduction au cours de ses recherches sur l'inscription des mouvements respiratoires au moyen de la main.

Quand on tient le bras le long du corps, l'avant-bras étant horizontal, le coude s'appuie sur les fausses côtes. Chez les sujets qui ont la respiration diaphragmatique très développée, le mouvement des fausses côtes se transmet à l'avant-bras et à la main et l'on peut inscrire ce mouvement en l'amplifiant, au moyen de la méthode graphique.

Si, au contraire, le coude ne s'appuie pas sur le thorax, on n'obtient plus rien.

— Or, fait observer le docteur Marage, les sourciers, pour leurs recherches, ont les bras appliqués le long du corps; les mains, la paume en haut, tiennent la baguette qui est donc dans un état d'équilibre absolument instable. La moindre modification dans le rythme respiratoire changera la position du membre supérieur et la baguette se mettra en mouvement.

Cette hypothèse est confirmée par ces deux faits

que la baguette ne marche pas quand les coudes sont loin du corps ou quand les mains sont appuyées sur un support.

M. Marage pense donc que, jusqu'à preuve du contraire, on se trouve, chez les sourciers, en présence d'un phénomène très simple analogue à ceux que produisent les agents physiques sur certains organismes.

Il n'y a là ni fluide spécial, ni rayons d'un genre nouveau; la baguette et le pendule divinatoires ne sont que des pneumographes :

— Cette explication, conclut-il, n'enlève du reste rien à l'utilité des sourciers ni à la réalité des phénomènes.

J. R.

Le Merveilleux au Salon de la Société Nationale

Chaque année nous entrons aux deux Salons, et avant même qu'ils aient ouvert leurs portes au public, à l'heure où les critiques d'art, munis d'un large carnet, d'un stylographe et des bonnes feuilles du livret, entrent avec courage dans les salles où le marteau des tapissiers résonne encore. On les en verra sortir au soir, mornes et poudreux, les jambes flageolantes, le carnet couvert de griffonnages, le stylo tari.

Quelles œuvres voit-on au Salon de la Société Nationale qui reflètent l'inquiétude religieuse de notre temps, la foi ardente des uns, le scepticisme douloureux des autres, et ces recherches inquiètes, ces investigations au seuil du mystère où la curiosité scientifique s'accompagne d'un frisson d'angoisse et de désir? Peu de chose, en vérité.

L'art pictural traduit de moins en moins les aspirations profondes de notre temps. De plus en plus il ne vise qu'à satisfaire un amateurisme éclectique, et ce sont les marchands de tableaux et d'œuvres d'art qui l'orientent selon les facilités de leur vente. D'ailleurs, il faut bien le remarquer, ce n'est plus aux Salons que se produisent les principales manifestations artistiques. L'exposition qu'ont fait l'an dernier, par exemple, Besnard de ses impressions de l'Inde, chez Georges Petit, Chéret de ses charmantes œuvres décoratives au pavillon Marsan, Claude Monet de ses vues de Venise dans une galerie du boulevard comptaient davantage dans la chronique de l'art que les cinq ou six mille peintures d'un Salon. Des centaines de Salonnets sollicitent toute l'année, l'attention et détournent bien des visiteurs du Grand Palais.

Surtout l'art manque d'un cadre spirituel, d'inspiration élevée.

❉

Dans le Merveilleux chrétien, saluons un chef-d'œuvre : la « Vision de la Vierge », de Séon (salle XV). Dans une cellule aux murs absolument nus, sur l'un desquels apparaît une croix lumineuse, la Vierge adolescente est agenouillée. Nul sacrifice n'est fait à la couleur. Tout le pathétique de l'œuvre est dans le pur visage tendu, sublimisé par l'oraison, par l'extase et l'acceptation du sacrifice. Les mains longues et fines se joignent étroitement. Cette simplicité merveilleuse est soutenue par la perfection du dessin. Quand on dessine comme Séon, on peut se borner à colorier ses figures. Puvis de Chavannes n'a rien fait qui dépasse cette Vision de la Vierge.

Dans la même salle, Montenard, continuant sa décoration pour la chapelle du couvent de la Sainte-Baume, nous montre la première rencontre du Christ et de Madeleine. Sur le seuil de sa maison, que fleurissent de leurs beaux tons des feuilles rouges de vigne vierge et des œillets, Madeleine suit des yeux le Divin passant qui s'éloigne sur le chemin.

M. Carolus Duran (salle XV toujours) expose « l'Ultima ora di Cristo ». Cette œuvre de vieillesse d'un brillant artiste est bien composée et émouvante. Dans la nuit soudaine, une clarté surnaturelle frappe le corps du Christ attaché à la croix, touche les voiles blancs des saintes femmes. Le mouvement passionné de Madeleine agenouillée au pied du talus sur lequel s'élève le gibet divin, la fière silhouette du soldat romain à cheval, les gens qui se pressent, groupe épouvanté, ceux qui fuient vers la ville lointaine vue dans une livide clarté d'orage, composent un ensemble pathétique. La science rationaliste a prétendu expliquer naturellement les ténèbres qui couvrirent « toute la terre », c'est-à-dire Jérusalem et la région avoisinante, de midi à trois heures, tant que Jésus fut vivant sur la croix. Elle les a expliquées par une éclipse. Et de plus Origène rapporte qu'au témoignage de Phlégon, un chroniqueur affranchi d'Adrien qui mourut en 138, il y eut vers cette époque un tremblement de terre, la nuit se fit en plein midi, au point qu'on voyait les étoiles. Eusèbe a cité aussi Phlégon, qui place cette éclipse extraordinaire à la 202e olympiade, ou, selon la version arménienne d'Eusèbe, à la quatrième année de la 203e, de toutes manières dans les environs de l'an 32 de notre ère. Mais à Pâques la lune était pleine, en opposition, par conséquent avec le soleil ; une éclipse à ce moment-là aurait eu un caractère prodigieux. On

a essayé d'autres interprétations qui, toutes, ne font que reculer la difficulté.

Un Christ un peu bellâtre de Paul Delaure apparaissant à de pauvres gens ; les processions colorées que mène Cottet (salle VI *bis*) à Plougastel et à Plomodierne ; les nouveaux exploits de Jeanne d'Arc (on peut déjà dire de « sainte » Jeanne d'Arc, car le décret de canonisation de la Bienheureuse va être rendu) que nous montre le regretté Boutet de Monvel, et le « Saint Sébastien » de Point, qui rappelle les plus beaux souvenirs de la Renaissance italienne, sont à peu près tout ce que revendique, au Salon de la Nationale, le merveilleux chrétien, avec un « Christ martyrisé » de Ganesco à la sculpture. L'Anglais Frédérick Beaumont fait galoper sur les vagues le pâle cheval de l'Apocalypse.

❋

Le Mythologisme n'a plus guère de tenants. Auburtin le rajeunit par ses rêveries poétiques où l'on trouve avec délices tant de sérénité, de solitude, d'azur, d'or discret épandu sur les eaux et dans la pureté matinale. Il groupe (salle X) de petites nymphes autour d'un sylvain joueur de flûte, dont le corps ne se détache qu'à demi de l'écorce d'un chêne, fait voguer des cygnes sur des eaux virgiliennes, ou jette aux échos du Rhin l'appel perfide de Loreley.

Armand Point fait fleurir par une nymphe pieuse le beau front de Narcisse noyé. On sait ce qu'est pour les occultistes l'histoire de Narcisse qui avait perdu son reflet en se penchant sur l'eau. Toutes les superstitions qui se rapportent aux miroirs et aux surfaces réfléchissantes sont sorties de là.

Je pense qu'il conviendrait de négliger les amusantes sirènes de l'« Epave », que Guillaume montre se regardant avec délices dans une glace échappée d'un coffret. Leur signification est morale et non merveilleuse. L'ironique artiste a voulu montrer que la coquetterie féminine descend jusqu'à ces profondeurs, et même chez des êtres qui ne sont femmes qu'à demi. De même l'amusant et charmant Amour qui fait de la dissection devant un brillant auditoire féminin, de la Touche. On pourrait se croire à une conférence à la mode, bien que les conférenciers ne ressemblent guère à l'Amour !...

Sans oublier la petite toile d'Osbert, « les Muses de la Mer », signalons encore, pour la section mythologique, à la sculpture, les faunes et bacchantes de Braquemond, la Bacchante au tambourin, de Gras, la « *Novitas tum florida mundi* » d'Injalbert, où un satyre qui n'a pas l'air bien dévorant presse une nymphe.

M. de la Villéon continue de mettre dans de grandioses paysages des légendes bretonnes comme celle de Robardie le pâtre, et même des contes de Perrault. (Salle VII.)

M. Vaury-Caille a tiré du « Roi Peste » d'Edgar Poë une petite toile horrifique. (Salle IV bis.)

Reposons-nous de cette recherche à la salle VII, devant les deux beaux panneaux de Maurice Chabas, « Méditation « et « Calme », où l'auteur des « Visions d'au delà » affirme une fois de plus l'attrait charmant de sa couleur et la haute spiritualité de sa pensée.

G. M.

Quelques Réflexions

au sujet de La MORT, de MAETERLINCK (1)

Dans sa dernière et très belle œuvre, *La Mort*, M. Maeterlinck pose des questions des plus intéressantes sur ce grand problème, et on peut dire l'unique qui intéresse l'humanité.

En voici trois, auxquelles nous allons essayer de répondre :

1° La question de la conscience après la mort;

2° Nos pensées nous accueillent-elles sur l'autre rive?

3° Y a-t-il un infini fixe, ou une éternelle évolution comme le supposent les théosophes?

***

1° Notre avenir est fait de notre passé, et nous allons dans un état ayant un rapport mathématique avec notre moi actuel, constitué par nos *actes* et nos *pensées*, même les plus intimes.

Nous pouvons affirmer que nous constituons notre personnalité future, à chaque battement de notre cœur.

Cette vérité est des plus utiles à répandre à une époque où l'apachisme envahit tous les plans de l'activité humaine et toutes les classes de la société.

Nous sommes responsables de nos actes, de nos pensées, et nous en subissons les effets, selon les lois de *concordances* et de *choc en retour*. Lois des relations étroites de *causes* à *effets*.

Notre moi moral se chiffre donc par un total X... le mettant en rapport avec tous les totaux correspondants de l'univers, et selon les *Lois d'attraction qui*

(1) L'*Echo* laisse à ses collaborateurs et surtout à des esprits de la valeur de Maurice Chabas, toute liberté d'exposer leur pensée. Est-il nécessaire de marquer qu'il revendique sur la mort et les sanctions futures des croyances plus précises, celles du dogme chrétien, dont toutes les recherches métapsychiques confirment la surnaturelle vérité? — *N. de la R.*

constituent les séries, il vivra dans le milieu harmonisé à sa valeur.

Tous les paradis ne sont autres que *des états de* VIE HARMONIEUSE DANS L'UNITÉ. Tous les bonheurs sont contenus dans deux mots : *Amour et harmonie.*

L'amour est la seule loi qui mène les mondes physiques ou spirituels et toutes leurs manifestations de vie en mode d'évolution. Depuis les vibrations atomiques, jusqu'à l'armée des étoiles et des univers, tout ne vit que par cette loi unique qui se *diversifie à l'infini*, selon l'état des milieux.

2° Nos pensées nous accueillent-elles sur l'autre rive?

Notre futur étant fait de nos *actes* et de nos *pensées*, incontestablement et logiquement, nos pensées, nos désirs et notre amour spirituel nous accueillent sur l'autre rive, *et nous les vivrons*. Cette rive est la même que celle où nous sommes, car nous vivons dès maintenant dans l'éternité, plongés dans l'infini.

Mais actuellement, nos sens étant très restreints, ne nous font percevoir qu'un nombre infime de phénomènes de la vie universelle. Dans l'état futur, nos facultés de perception étant infiniment plus grandes, nous pourrons parfaitement nous trouver en face de nos pensées et actes passés, selon un mode vibratoire que nous ignorons maintenant, mais que nous commençons cependant à comprendre. Du reste, certaines natures affinées en ont déjà conscience, et nous voyons des sujets capables de remonter le passé. Ce qui nous gêne actuellement pour envisager cet état futur, c'est que nous sommes dans le *temps* et dans l'*espace. En réalité, il n'y a ni passé, ni avenir, mais bien un éternel présent se résolvant dans un nombre infini d'états.*

3° Quant à *l'infini fixe*, il est désirable et logique qu'il en soit ainsi, car *l'éternelle évolution correspond à l'éternelle douleur. Quel que soit l'état où nous nous trouverons, si supérieur soit-il, s'il faut évoluer, c'est-à-dire désirer toujours un mieux et être le perpétuel théâtre d'une mort et d'une naissance, nous ne pourrons jouir de la paix que donnent la sécurité et la passession de la vérité sans points d'interrogations.*

Qui refuserait d'être éternellement heureux et de jouir toujours des béatitudes de l'amour infini? Est-ce à dire que nous serons dans un état figé et morne, selon certaines critiques que quelques-uns font des paradis des religions? Nullement.

Etant en face des splendeurs de l'infini, les comprenant et pouvant nous les assimiler, les états *harmoniques* dans lesquels nous nous trouverons nous permettront d'être aux sources de toutes *joies conscientes, sans être brûlés par les désirs des possessions nouvelles.*

La contemplation éternelle des beautés de la création sur tous les plans! « *non comme acteur agissant, mais comme conscience en état d'extase!* »

Nous en avons une vague impression, lorsque nous admirons dans nos observatoires les splendeurs du ciel, splendeurs déjà si émouvantes, qui embrasent nos âmes d'amour et de reconnaissance. Et cependant, elles ne sont qu'un pâle reflet des merveilles des univers spirituels, *règne de la pensée pure, de l'harmonie* et de l'amour infini!

Pour résumer : 1° que nous croyions ou non à la conscience, ou plutôt au souvenir de notre passé, l'important pour nous est de bien agir, puisque notre personnalité vivra dans l'état créé par nos actes et nos pensées. C'est là une nécessité absolue pour notre bonheur futur.

2° Un infini fixe est la seule chose logique, bonne et vraie, puisque selon la très juste remarque de M. Mæterlinck, l'infini ne peut *en fin de compte*, nous vouloir que du bien.

Ce bien ne peut venir que de la certitude dans l'amour éternel, par l'exaltation de notre moi spirituel participant de l'infini radieux.

Mais, dès maintenant, jamais nous n'aurons le cœur assez vaste pour aimer les beautés de la vie universelle. Tout y est admirable! Tout est le reflet d'une pensée supérieure! Depuis les vibrations les plus inférieures du monde atomique, passant par tous les règnes de la nature jusqu'à l'homme; depuis l'armée des planètes, des étoiles et des univers, jusqu'aux mondes radieux de la *pensée pure*, où tout, on ne saurait trop le répéter, n'est qu'*amour* et *harmonie!*

Que nos âmes s'élèvent vers les grands centres d'attraction, qu'elles s'aimantent par le désir de posséder la Lumière qui mène à la Vérité absolue!

Qu'elles aiment sincèrement d'une façon désintéressée et avec *simplicité. L'infini est simple.* Nous devons aller à lui par amour et non par crainte.

C'est par l'esprit de synthèse qu'on s'assimile une plus grande part d'infini, et les cycles d'analyse ont eu pour but l'évolution du seul plan physique. A part quelques rares exceptions, les âmes englobées dans ce courant, ne vibrent qu'aux horizons terrestres.

Mais le cycle futur sera ordonné d'après les lois de synthèse en s'appuyant sur les connaissances acquises de l'analyse.

On s'apercevra alors que tous les états de vie ici-bas aux frontières de l'au-delà, dans l'au-delà, depuis les ténèbres des premiers mouvements de la matière, jusqu'aux grands centres de lumière des mondes spirituels, n'obéissent qu'à une seule loi : l'*amour*.

Tout est dans tout, et l'homme est le reflet de l'univers qu'il contient en lui-même. L'univers est un grand être.

Toutes les félicités futures se résument donc en : *l'harmonie dans l'unité.*

Nous répétons souvent ces mots, mais nous devons y insister.

MAURICE CHABAS.

PAR L'UNIVERS

A Maurice Chabas.

Va, cours, ô ma pensée au delà des étoiles,
Brise tes liens étroits, fuis loin de ta prison,
Et des mondes créés déchire tous les voiles,
Qui placés devant toi ferment ton horizon,
Monte, monte toujours !...
O sublime silence !
O lumière, ô grandeur de l'espace sans fin !
Où l'astre, poudre d'or, se joue et se balance
Au rythme cadencé d'un encensoir divin.
Dans ce palais géant où mon âme contemple
L'éclosion de l'être et ses frémissements,
Je me sens tout ému comme dans un saint temple,
Atome que je suis parmi ces firmaments !

De ces parvis sacrés chaque pierre est un monde,
Chaque lampe un soleil aux voûtes suspendu,
Où glisse tourmentée une frise profonde
D'un nuage de feu qu'on aurait répandu.
Des brouillards irisés aux fournaises ardentes
Couronnent les sommets d'astres en fusion,
Et l'on perçoit l'atome, aux mamelles géantes,
Se détachant soudain dans le grand tourbillon.

Un nouveau monde naît ! une lave enflamée,
Tournant sur elle-même en torrents lumineux,
Se concentre et se tend vers une force aimée,
Suivant de l'univers le cours majestueux.
Et le creuset géant où le chaos bouillonne
Rejette hors de lui l'atome fécondé.
L'espace s'agrandit, et, l'astre qui rayonne
Est sorti du néant sans l'avoir demandé.
C'est la moisson de Dieu, vaste champ de lumière,
Et ces mondes mouvants en sont les épis d'or,
Pendant que la comète à la blanche crinière
Chevauche et disparaît pour reparaître encor.

Au delà du soleil, suis ton vol, ma pensée !
Va si loin que l'éclat qu'il jette autour de lui
Ne vienne plus vers toi ; va, sans être lassée,
Chercher d'autres soleils dans l'espace qui fuit,
Sonde les univers et les astres qui passent
En jetant leur clarté de leur foyer géant ;
Poursuis si tu le peux les orbites qu'ils tracent
En poussant devant eux les bornes du néant.

Va si loin que perdue en ces plaines fleuries
D'astres aux mille feux et brillants de beauté,
Tu trouves dans le plan des courbes infinies
La Sagesse et l'Amour de la Divinité !

E. Hamelin.

CHEZ LES SPIRITES

Le *Fait de la Semaine*, la revue que publie l'éditeur M. Bernard Grasset, consacre son numéro du 5 avril aux sourciers, sorciers, médiums et spirites.

Au chapitre IV il est question des cénacles spirites à Paris et l'auteur nous conduit aux Batignolles chez les dames V..., la mère et la fille :

« La mère, si desséchée qu'elle n'est plus qu'une ombre, charge de son fluide sa fille d'une santé fraîche, éclatante et blonde. On admet à la fois dans la salle à manger, exiguë autant qu'hospitalière, une douzaine de personnes qui rapprochent toutes les classes et toutes les conditions.

» Vers neuf heures, on fait l'obscurité propice à la concentration des énergies, on s'enchaîne les doigts et l'on ne bouge plus. Au bout de cinq à dix minutes, le « miracle » commence : coups frappés, grattements, attouchements.

» Une main va et vient qui accomplit les actes les plus vulgaires avec une surprenante dextérité : elle détache ici une épingle, là un peigne ou encore un bouton de manchette, ou c'est une pièce de monnaie qu'elle subtilise en plongeant délibérément dans les poches, ou des clefs. Le plus près de la jeune fille a senti, sur le poignet saisi entre un pouce et un index, la pression de cette main, petite, douce, et de température normale, mais un peu griffante, avec on ne sait quelle brusquerie de patte de jeune chien.

» Là, point de rideaux. Le médium des Batignolles, pendant ses séances, a dans son dos une étagère sur laquelle sont déposés des objets sonores : une guitare, une boîte à musique, un tambourin, qui décriront des paraboles déconcertantes dans l'air, au-dessus des têtes, et viendront tomber sur la table. Et toutes les mains tenues et emprisonnées — ou croyant l'être, — le tambourin résonnera, la boîte à musique obéira à la manivelle tournée on ne sait comment, et les cordes de la guitare, ou frôlées ou pincées, diront la présence d'une force intelligente. On la nomme « Le matelot », car il paraît que ce visiteur mystérieux est un matelot ; et cela ne serait pas pour tout à fait surprendre, si l'on en juge à la brusquerie de ses manières. »

Voici d'autre part des faits extraordinaires qui sont racontés dans le *Reynold's Newspaper*, et qu'un de nos confrères traduit avec une pointe d'humeur railleuse.

Le Révérend Tweedale, pasteur de Weston, est particulièrement favorisé par les visites des esprits qui font chez lui des apports extraordinaires. On sait que ces apports sont un des phénomènes classiques de la métapsychie. Les esprits faisaient tomber du plafond sur Mme Blavatsky des pluies de roses. Mais à fréquenter le Révérend Tweedale, ils ont pris un caractèce sérieux et ménager. Ils précipitent du plafond une pluie de paires de bas. Malheureusement ils n'ont pas encore le sens précis de l'oppor-

tunité. Ils font ce cadeau au moment du déjeuner, et ils le laissent tomber dans les plats. Ils n'ont pas non plus une adresse parfaite dans le maniement des ustensiles les plus simples. Un jour ils ont fait choir, toujours de la hauteur du plancher, une casserole dans un vase de lait. Cette inhabileté les rend dangereux. Un jour un trousseau de clés, passant à travers un mur, vint frapper Mme Tweedale, à la nuque. L'auteur du méfait est connu, Mme Tweedale l'a vu une fois, la nuit, debout au pied du lit conjugal. C'est un esprit vêtu de noir, avec un grave et calme visage.

Il n'est pas seul. Un récent dimanche, M. Tweedale revenant de l'office, trouva les servantes barricadées dans la cuisine et encore épouvantées d'une apparition. Elles avaient vu une femme portant un petit cercueil monter l'escalier et entrer dans la chambre grise, en chantant le cantique : *Paix, paix profonde......* Cet esprit pourrait passer à des yeux superficiels pour celui d'un humoriste; car au moment où sa voix persistait à chanter : *Paix, paix profonde...*, un bruit épouvantable de meubles se faisait dans la chambre même où il se trouvait. M. Tweedale y trouva les chaises culbutées; un morceau de bois arraché à la toilette et un porte-manteau lui furent lancés à la figure. Le pasteur attribue ces dégâts à une vénérable parente, qui chantait volontiers le même cantique et qui, de mœurs plus décentes, à l'ordinaire, mourait à ce moment même et déchaînait un trouble qu'elle aurait réprouvé énergiquement durant sa vie.

J. R.

L'occultisme du Sphinx

L'occultiste Paul Christian donne la description suivante de ce colosse majestueux et fin de l'art égyptien.

— « Le Sphinx, accroupi au pied et à peu de distance de la grande Pyramide (Chéops), est taillé dans le granit du plateau et adhère au sol. Sa hauteur, qui est d'environ 75 pieds (25 m.), donne une idée de l'énorme travail qu'il a fallu exécuter pour faire le vide autour de lui et pour égaliser la surface sur laquelle il se dresse; sa longueur totale est de 120 pieds (40 m.), la hauteur, depuis le ventre jusqu'au menton, mesure 50 pieds (17 m.), depuis le menton jusqu'au sommet de la tête, 25 pieds (9 m.); le contour de la tête, pris au front, 80 pieds (28 m.).

Les assises du granit dans lequel il a été découpé partagent sa face en zones horizontales d'un étrange effet. Sa bouche est tracée par une des lignes de séparation des couches. Une excavation de quelques pieds avait été pratiquée sur la tête, elle servait sans doute à y fixer quelques ornements symboliques : une tiare religieuse ou une couronne royale.

Ce monolithe, d'une teinte rougeâtre, encore debout au-dessus des sables, est d'un effet prodigieux. C'est un fantôme de pierre qui paraît attentif; on dirait qu'il écoute et qu'il regarde.

Sa grande oreille (1 m. 80 de haut et le nez tout près de 2 mètres) semble recueillir les bruits du passé ; ses yeux, tournés vers l'est, semblent épier l'avenir ; le regard a une profondeur et une fixité qui fascinent le spectateur. Sur cette figure, moitié statue, moitié montagne, on découvre une majesté singulière, une grande sérénité et même une certaine douceur.

« Ancien symbole de la race rouge, il y a 8.600 ans au commencement du cycle de Kam (Bélier), dit Saint Yves d'Alveydre, le Sphinx de Gisèh, teint en rouge sombre, regardait comme aujourd'hui l'ouest avec une bouche de 2 m.33 de diamètre et le reste à l'avenant ».

Ceux qui virent le Sphinx avant les barbares mutilations qu'il a subies (entre autres le célèbre historien arabe, Abd-el-Latyf, 1131-1261), vantaient la beauté du type, la grâce de l'expression et la perfection du travail. Le fait est que la bouche semble encore sourire, et que toute la figure respire une sérénité solennelle et une souveraine bonté.

Les historiens racontent plusieurs fables de cette figure.

Ils disent, entre autres, qu'elle rendait des oracles ; mais c'était une fourberie des prêtres qui avaient creusé un tunnel, lequel aboutissait à la tête et au ventre du Sphinx, et passaient par là pour rendre leurs réponses à ceux qui venaient consulter l'oracle. Comme le son de la voix augmentait extrêmement dans le creux de cette figure, et qu'il n'en sortait que par la bouche, il faisait un grand bruit, et les païens, trop crédules, s'imaginaient entendre la voix terrible de la divinité.

Pline rapporte qu'il y avait un grand nombre de Sphinx dans les lieux inondés par le Nil, pour connaître l'accroissement de ses eaux; Aben Vaschia, auteur célèbre, est aussi de ce sentiment.

Le Sphinx, à cause du sens allégorique que les Egyptiens lui donnaient, était dépeint en deux manières, ou sous la forme d'un monstre qui avait le corps d'un lion et le visage d'une fille, ou sous la figure d'un lion étendu sur un lit de justice.

La première figure était pour marquer l'accroissement du Nil, et la seconde représentait *Mompta*, divinité égyptienne qui commandait sur les eaux et était comme la directrice des débordements du Nil. Les Sphinx ne signifiaient autre chose que l'état où le Nil est quand il inonde l'Egypte.

Comme ces inondations arrivent aux mois de juillet et d'août, lorsque le *Soleil* parcourt les signes du *Lion* et de la *Vierge*, et que les Egyptiens sont naturellement portés à faire de ces sortes d'unions monstrueuses, ils imaginèrent cette figure rampant contre terre, composée de la tête d'une femme et du corps d'un lion pour marquer que le Nil débordait lorsque le soleil parcourait ces deux signes zodiacaux.

Rien de plus commun que les Sphinx dans les monuments égyptiens. Les uns sont représentés avec des ailes, d'autres sans ailes, mais avec de longues tresses de cheveux.

Plutarque dit qu'on mettait des Sphinx dans les temples des Egyptiens pour faire connaître que la science des choses divines est enveloppée de mystères et d'énigmes. Le Sphinx était donné pour attribut à la Prudence et au Soleil, à qui rien n'est caché.

Le grand initiateur du magisme égyptien, Hermès-That, appelait le dixième *Arcane*, le Sphinx, trône d'*Isis*, génie de la constellation de la *Vierge* (figure du Sphinx). Le symbolisme hiéroglyphique représente un *Sphinx* en équilibre au sommet de la roue zodiacale; il tient un glaive dans ses griffes de Lion.

Ce Sphinx personnifie le *Destin*, toujours prêt à frapper à droite ou à gauche. Il a une tête humaine (vierge), des flancs de taureau, des griffes de lion et des ailes d'aigle.

La tête humaine, foyer de l'intelligence, signifie qu'avant d'entrer par l'action dans l'arène de l'avenir, il faut avoir acquis la science qui éclaire le but et le chemin.

Les flancs de taureau signifient que devant les épreuves, les obstacles et les périls, il faut s'être armé d'une volonté forte, patiente et persévérante, pour creuser le sillon de la vie. Les griffes de lion signifient que, pour vouloir efficacement, il faut oser, et se faire place à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, pour prendre ensuite, et en toute liberté, vers les hauteurs de la Fortune, l'essor irrésistible figuré par les ailes de l'aigle. Les mots magiques de ce quaternaire sont : savoir, vouloir, se taire, oser !

Pour qui sait lire le sens ésotérique des prophéties, j'ai annoncé dans le « Secret du Sphinx », article publié par l'*Echo du Merveilleux* (1er octobre 1911) l'existence du « temple » consacré au soleil.

La terre du mystère symbolise l'Egypte et le Sphinx accroupi est celui de Giseh, dans lequel M. Keisner, professeur d'égyptologie à l'Université d'Harvard, a trouvé ce temple situé entre les pattes du colosse de pierre.

Le professeur a trouvé de nombreux exemplaires d'une croix d'or encerclée, ou « Rose-Croix » des Mages antiques. Le cercle symbolise la sphère de l'infini. La « Rose », dont le parfum symbolise la révélation de la vie, est placée au centre d'une « croix », figure exprimant le point idéal où s'unissent deux lignes pouvant se prolonger à l'infini. Entre les rayons les anciens mages traçaient les quatre figures qui, unies, forment le « Sphinx », savoir : une tête de femme, un taureau, un lion, un aigle.

Les fouilles exécutées il y a six mois font apercevoir les bâtiments d'une ville ; c'était la cité des Mages, et ces grands initiés formaient la première classe de la nation.

Or, les Mages, tribu sacrée, étaient dépositaires des secrets magiques de la nature.

L'heure de la révélation des mystères est donc venue ?

RAOUL LARMIER.

JOURNAUX ET REVUES

LES STAGNANTS

L'intéressante étude suivante, de M. Raymond Meunier, a paru dans *le Journal des Débats* :

L'incomplète et sombre métaphysique d'Héraclite, et le « panta reï » décevant que certaines philosophies contemporaines semblent reprendre, représente cependant l'objet même des recherches scientifiques. C'est cet éternel écoulement des formes vivantes qu'étudient les sciences expérimentales, sciences psychologiques y comprises.

Mais plus encore que les eaux de la terre, les mentalités sont multiples et diverses. Il est des ruisselets et des torrents, mais il est des lacs splendides, il est des eaux stagnantes. Parmi les aspects mentaux, il en est de vagabonds; je me suis déjà efforcé de les décrire, et il en est qui demeurent sans cesse; je voudrais les comprendre sous l'appellation de stagnants. Le « stagnant , c'est l'être qui demeure et diminue sur place. La vie, dès qu'on la considère du point de vue seulement scientifique, c'est bien cet éternel renouvellement, cette flamme sans cesse jaillissante dont parle Héraclite. Mais elle est avant tout, dans ce renouvellement même, rythme et équilibre. L'instabilité mentale du vagabond est une rupture de rythme; la stagnation mentale, le sédentarisme morbide évolue lentement vers la mort psychologique, tout comme les eaux de l'étang meurent lentement des végétations malsaines qu'elles-mêmes ont produites. La stagnation est une loi de mort qui domine la biologie tout entière.

Et les stagnants, parmi les hommes, sont très nombreux. Ils composent les foules, ils composent le suffrage, ils sont l'opinion. Je parle ici naturellement, en psychologue, et non en sociologue. Certes, je ne veux point dire que tous les stagnants sont des « impedimenta », mais combien en est-il parmi eux? C'est ce en quoi mes notes peuvent nous renseigner. Tel stagnant, par étiologie névropathique, produira œuvre peut-être, sera homme, vivra, et ce faisant s'appliquera à son pauvre petit devoir psycho-social; mais combien — et si nombreux! — attachés à leurs rêves déçus, incapables d'autres rêves, ne peuvent déjà plus prendre en leurs mains vacillantes le flambeau symbolique que, de l'une à l'autre, les générations se passent? Combien se cloîtreront jusqu'à la réclusion dans le mémento idéologique selon lequel vit leur groupe social, dans ces automatiques formules des décadences, qui n'ont plus ni

désirs, ni conscience, ni sereine intelligence? Combien d'âmes, combien d'âmes toujours en peine, comparables à ces roseaux rouges des étangs, qui se meurent de s'être trop souvent penchés au même vent?

Les aspects incertains les plus divers peuvent déceler l'âme stagnante, depuis la réelle aliénation jusqu'aux apparences normales de tel homme du monde. Certains seront des stagnants matériellement, physiquement, peut-on dire; d'autres ne le seront que moralement. Au degré le plus aigu, nous trouverons ces reclus volontaires pour qui sortir de la chambre où eux-mêmes se sont confinés est une torture insurmontable. Ceux-là sont parfois des persécutés, parfois aussi, quoique rarement, des déments précoces, souvent des séniles, souvent des phobiques. Telle cette jeune femme, dont j'eus à m'occuper et qui, riche, jolie, aimée de son mari, n'avait pu, depuis plus d'une année, faire l'effort nécessaire pour passer le seuil d'un appartement où elle vivait absolument recluse dans une chambre aux lourds rideaux toujours tendus. D'autres, moins atteints, limitent leur existence dans le cercle restreint du quartier qu'ils habitent; ils ont besoin des mêmes cadres à leurs rêves; un petit nombre de voies satisfont leurs promenades; tout changement les tracasse, puis les désole. Ce sont le plus souvent des dégénérés ou des psychasténiques. D'autres, enfin, neurasthéniques ou phobiques, limitent fatalement tous leurs déplacements, torturés qu'ils sont par la peur des ponts, la peur des marches, la peur des nouveaux moyens de locomotion (métro, automobiles, etc.), la peur des lieux nouveaux, la peur de la chambre d'hôtel, la peur paralysante de l'inadapté!

Ces êtres, des moyens physiques et grossiers peuvent mesurer leur stagnation. Leurs tares leur imposent ce qu'on peut nommer le sédentarisme morbide du corps. Mais il est, parmi les âmes stagnantes, un sédentarisme morbide de l'esprit et du cœur qui revêt lui aussi les aspects les plus divers, odieux parfois, mais parfois émouvants. Au plus bas degré de cette stagnation de l'intelligence, nous trouvons les mesquins, ceux qui pensent petitement, qui ratiocinent plutôt qu'ils ne raisonnent, dont l'humanité, en quelque sorte, se résorbe lentement, qui n'ont jamais connu ni les élans du rêve, ni ceux de cette si belle vertu : la générosité d'esprit!

Stagnants sont aussi ces automatiques esprits qui ne pensent qu'avec le cerveau d'autrui et combien nombreux à ce point de vue sont les stagnants! Si nombreux qu'après avoir recueilli quelques notes sur la psychologie de la conversation j'en suis arrivé à penser que la stéréotypie et la loi du moindre effort en sont très réellement les normes.

Stagnants sont les timides, les grands timides pathologiques qui conservent souvent en leur cœur tant d'orgueils, justifiés ou non. Car la timidité normale, la timidité rougissante de l'adolescent n'est comme la pudeur, qu'un incident du rythme biologique que l'âge adulte et une saine physiologie atténueront ou aboliront. Mais le grand timide est, sinon toujours, au moins souvent, un stagnant qui verra sa pensée demeurer et diminuer.

Enfin et combien émouvants sont certains de ces êtres; il y a les attardés aux affections d'hier, au rêve brisé, à l'idéal aboli. Nous avons tous en notre cœur un cimetière où dorment des êtres aimés aux visages jeunes ou vieux, mais doucement souriants, où passent de beaux souvenirs avec des pâleurs d'auréole, où les rêves déçus estompent les choses lointaines. Il y a des êtres qui ne peuvent plus s'éloigner de ces tombes. Ils vivent parmi tout ce qui d'eux et des autres est déjà mort. Ils ne connaissent que le regret, la journée écoulée, l'aube abolie. Il est dans l'humaine condition de si grandes douleurs que ces désespoirs permanents peuvent être légitimes, qu'ils sont même la seule réaction normale à certains coups. Mais nombreux, très nombreux sont les cœurs attardés par faiblesse affective, par erreur sentimentale. Notre vie émotive, plus encore peut-être que notre vie intellectuelle, réclame l'équilibre dans le rythme; des stagnants effectifs sont les déséquilibrés du cœur; nous aurons à revenir sur cette belle question, à la délimiter, à la résoudre par l'étude du mécanisme des faits. Ce faisant, nous pourrons peut-être montrer ce qu'est la saine fidélité du souvenir.

Tels sont les stagnants. Un peu d'attention peut montrer combien ils accablent l'évolution humaine. Ce sont eux, plus encore que les pervertis, qui sont fauteurs de décadence. Les causes, les causes contemporaines surtout, sont multiples. L'origine psychologique de cette façon d'être ne peut faire de doute. Les épuisements nerveux de toute sorte se retrouvent avec certitude chez la plupart de ces êtres malheureux. Mais il ne faut pas nier non plus le facteur social. Nous vivons à l'heure présente en plein système féodal, mais se réclamant d'une féodalité bien basse : la féodalité de l'argent. Le plus grave est qu'aucune puissance spirituelle ne vient donner ses lettres de noblesse à ce système ploutocratique. D'où un incontestable utilitarisme s'orientant tout entier, et en dehors de toute inconscience morale, vers la puissance de l'argent. En résultent fatalement la faillite de l'intelligence discursive et surtout, hélas, la décadence du cœur. Ces deux facteurs, dont je parle aujourd'hui simplement parce que je dois constater leur rôle psycho-pathologique, suffisent à expliquer bien des tares. Les tares dont souffrent les stagnants sont de celles-là.

Rappelons à nos lecteurs que c'est à M. Basset, éditeur, 3, rue Dante, qu'ils doivent s'adresser pour tout ce qui concerne l'administration (abonnement, vente au numéro, publicité).

Ce qui concerne la rédaction, réclamations diverses et communications pouvant intéresser la Revue, doit être adressé à Mme Gaston Mery, directrice de l'ECHO DU MERVEILLEUX 70, rue Gay-Lussac, Paris.

ÇA ET LA

La longévité par la congélation

Le Dr Auguste de Castellane-Seymour, un savant américain d'origine française, vient de faire une découverte sensationnelle, suivie d'une proposition plus sensationnelle encore.

M. de Castellane avait constaté que beaucoup d'animaux, entre autres les grenouilles, les crapauds, les poissons, demeurent pendant de longs mois d'hiver sans air et sans nourriture, emprisonnés dans des blocs de glace, et qu'ils se réveillent tranquillement, aux beaux jours. Immobiles et rigides dans leur sépulcre transparent, ils présentent tous les symptômes de la mort ; leurs fonctions sont suspendues. Mais dès que la glace se fond ils recouvrent la vie, respirent, mangent et s'apanouissent.

Ne serait-il pas possible, a pensé le docteur américain, de soumettre tous les animaux au même régime ? Sitôt dit, sitôt fait. M. de Castellane a tenté l'expérience sur plusieurs mammifères. Après avoir essuyé quelques échecs, il a réussi, paraît-il, à congeler un chien, lequel, après un séjour assez long dans un frigorifique, a reparu au soleil en bon état et manifesté sa joie par des gambades.

M. de Castellane-Seymour en a conclu qu'il n'y avait pas de raison pour que son système ne s'appliquât pas aux humains, et il propose à ses confrères de faire l'essai sur sa propre personne. On le mettra dans la glace pendant un certain temps, après lui avoir injecté un certain liquide dont il a le secret et qui a pour but de provoquer la respiration artificielle, et quand on le retirera de sa prison, il espère être frais, rose et dispos. La durée de cette captivité n'a aucune importance affirme le docteur : une semaine, un mois, un an, à la volonté de l'opérateur.

Jusqu'ici, aucun confrère de M. Castellane-Seymour n'a consenti à faire cet essai.

L'âme photographiée.

Du *Fait de la semaine* :

« Une nouvelle nous est arrivée ces temps-ci d'Amérique. Elle nous apprenait qu'un médecin avait photographié une âme.

« Une âme ! Dans cette expression, on retrouve la folle et coupable exagération des observateurs qui manquent de sang-froid. Mais la responsabilité de ce mot ambitieux n'appartient-il pas plutôt à la presse qu'à l'expérimentateur ? Le docteur Patrick O'Donnel, de l'hôpital de la Merci, à Chicago, n'a pas parlé d'âme, mais d' « orbe humaine », ou de radiation électrique qui environne le corps. La dernière étincelle qui précéda ou suivit le dernier soupir d'un mourant a été enregistrée sur une plaque photographique ; voir l'âme dans cette étincelle, c'est ce dont le savant s'est gardé. C'est l'esprit de la foule avec son inclination au merveilleux qui a franchi les limites de l'observation prudente et rigoureuse. »

On se rappelle que le docteur O'Donnel avait déjà prétendu peser une âme !

Radio-Vision

Une dépêche de New-York au *Daily Chronicle* rapporte une série de curieuses expériences auxquelles a été soumise une petite fille de dix ans, nommée Beulah Miller.

Beulah Miller possède, suivant l'expression d'un membre de l'Académie de médecine, le docteur John Quackenbos, qui l'examina longuement « une vision de rayons X ». Elle voit, en effet, à travers les corps opaques et n'eut aucune difficulté, au cours des expériences, à dire ce que les assistants avaient dans leurs poches, à lire une certaine page d'un livre fermé et à décrire des objets placés dans des caisses closes.

Redoutable puissance ! Le mur de la vie privée n'existe pas pour elle. On ne peut rien lui cacher. Qu'elle se consacre aux expériences et à la vie de laboratoire. Si elle entrait en ménage, elle y serait trop malheureuse !

Découvertes préhistoriques.

MM. le docteur Capitan, professeur au Collège de France, Peyrony et Boussonie, viennent de faire en Dordogne une série de découvertes préhistoriques des plus intéressantes dont nous avons déjà parlé et dont M. Capitan a entretenu l'Académie des Inscriptions, dans sa séance du 5 avril.

« Jusqu'ici, dit M. Capitan, les œuvres d'art de l'âge du renne (dix à douze mille ans avant notre ère) étaient exécutées sur os, ivoire ou corne, ou encore sur les parois des cavernes. Aujourd'hui, apparaît une autre forme de manifestations artistiques de ces lointaines époques : il s'agit de gravures sur des pierres calcaires brutes ou dalles assez volumineuses.

« Nos fouilles de Limeuil ont tourni 79 pierres portant toutes des gravures plus ou moins complètes de rennes, de bisons, de chevaux et de bouquetins.

« A la Madeleine, où la propriétaire, Mme Laborderie-Limoges, a autorisé les fouilles pour le compte de l'Etat, nous avons recueilli une assez grande dalle portant une gravure très profonde. Du même gisement proviennent deux statuettes en ronde bosse representant un bison et un jeune bovidé d'une exactitude surprenante. »

A côté de ces figures animales, les savants investigateurs ont recueilli un galet allongé sur lequel on voit un dessin de femme incomplet et une gravure d'homme masqué.

Sardou et Allan-Kardec.

Le *Fait de la Semaine* rappelle que Sardou (plus tard plus sceptique) fut en quelque sorte un des fondateurs du spiritisme.

« C'était vers 1851, alors qu'il était étudiant. Désireux de tout savoir, il s'acharnait à lire et à tout lire, les traités de logique et de métaphysique aussi bien que l'histoire et les sciences naturelles. Souvent, la nuit, il passait de longues heures avec son ami l'astronome Goujon, secrétaire d'Arago, à contempler les étoiles à l'aide d'un télescope et à deviser astronomie. Goujon lui conta la première expérience de spiritisme faite à Paris, chez le Consul des Etats-Unis, expérience qui l'avait fort troublé.

« J'eus aussitôt, a dit Sardou, la vive curiosité de voir et je me lançai dans le courant spirite. Tout d'abord je fus déçu. Chez Mme Blackwell, où l'on me convia, les manifestations cessèrent à mon approche ; j'essayai d'ailleurs sans résultat, et je finis par échouer rue Tiquetonne, chez Mme Japhet, où se réunissait un monde interlope, passionné de surnaturel. Le médium, Mme Japhet, m'était tout à fait suspect, mais malgré l'évident charlatanisme de la bonne dame, je n'en constatai pas moins des phénomènes intéressants. C'est dans cet étrange salon que je me rencontrai avec Allan Kardec, de son vrai nom Rivail, alors un simple curieux et peut-être ensuite un convaincu. Lorsque, de concert avec lui, nous demandâmes à l'esprit présent de déterminer la base du dogme spirite, c'est moi qui rétablis — guidé par mes lectures — le sens des réponses malinterprétées ou obscures de l'esprit ; et je dictai ainsi en trois séances le scénario de la doctrine qu'Allan Kardec devait par la suite développer. »

Le *Livre des Esprits* parut. On débitait à satiété les dessins médiumniques que traçait Sardou sous l'inspiration de Bernard Palissy.

Sonnets posthumes d'Heredia

Des professeurs éminents de l'Université, dont la *Revue des Français* garantit la bonne foi, assurent qu'ils ont eu des entretiens réglés avec l'esprit de José-Maria de Heredia. Par l'intermédiaire habituel d'une table, le poète des *Trophées* leur a donné quelques détails sur la vie d'outre-tombe; il a même poussé l'obligeance jusqu'à leur dicter des sonnets inédits. « Quel est votre état actuel ? — Libre. — Il y a donc des esprits qui ne le sont pas ? — Oui, les morts récents, prisonniers du *peresprit* qui est une enveloppe plus fluide que le corps. — Etes-vous heureux ? — Très heureux. — Que deviennent les esprits des gens de mauvaise vie ? — Curieux ! il m'est d'ailleurs difficile de répondre. Vos sens ne comprendraient pas. » Ce qui se comprend mieux encore, c'est que le poète, autrefois impeccable quand il n'était qu'un homme, fasse des vers médiocres et même des vers faux depuis qu'il est pur esprit. La table fait rimer *fils de singe* avec *sphinges*. Cette licence est commune chez les jeunes auteurs ; mais personne au Parnasse, Heredia moins que tout autre, n'aurait admis l'accord du pluriel avec le singulier :

> A la cour du radjah de Karapurthala,
> Fernandez Doroca, frère de Dominique
> En droit canon docteur et moine apostolique,
> Discutait *Dieu avec un* brahme *et un* mollah.

L'auditoire ayant fait observer que le dernier vers contient un hiatus, la table, pour l'effacer, propose de mettre *Dieu* au pluriel et d'ajouter un *x*. On trouvera sans doute que les esprits se contentent plus facilement que les hommes ; mais cette correction ne nous satisfait guère, et elle laisse subsister l'hiatus de *et un*. Même dans l'autre monde, rien de plus rare qu'un sonnet sans défaut.

L'Ecouteuse de Trépassés.

Dans cette région qui s'étend de La Roche-Bernard à Vannes, les paysans de la lande et les pêcheurs de la grève gardent aux défunts un souvenir d'autant plus inaltérable que nul d'entre eux ne croit à la mort définitive.

Il est admis que les trépassés reviennent, qu'ils se promènent dans les maisons et surveillent tous les actes de leurs descendants. Ce culte influe sur les décisions des vivants qui n'osent rien entreprendre sans avoir sollicité l'approbation des ancêtres. Aussi, existe-t-il, dans les hameaux qui entourent Ploermel, de pieuses pauvresses dont l'exode, de chaumière en ferme, n'est qu'une perpétuelle patenôtre et qui ont conquis un pouvoir redoutable : celui d'écouter et de comprendre les trépassés dans tous les actes importants de la vie.

« Elles sont consultées par les paysans et les pêcheurs et elles servent d'intermédiaires entre les vivants et les morts dont elles font connaître les décisions.

« L'une d'entre elles, Corentine Le Clech, écouteuse de trépassés depuis plus de trente ans, qui venait de doubler le cap de la quatre-vingt-septième année, a été trouvée rigide dans le cimetière d'un village voisin de Ploermel : elle était morte dans son champ d'expériences, emportant dans l'au-delà le respect que les habitants de cette région attachent à la fonction de confidente des morts ».

NOTRE COURRIER

LE CAFÉ ANGLAIS ET LE NOMBRE 13

Je ne sais rien de la superstition landaise qu'un chien enragé doit donner treize coups de dents avant de mourir ; superstition mentionnée par M. Gaston Chéruau dans l'*Oiseau de Proie*. Le regretté Delbousquet, dans son roman, *Miguette de Cante Cigale*, sur lequel il me souvient que l'*Echo du Merveilleux* publia un intéressant article, et qui mentionne abondamment le merveilleux landais, n'y parle pas de cela.

Mais avant d'être propriétaire rural j'ai été — voici près de cinquante ans ! — Parisien et boulevardier, car il y avait encore un boulevard ; j'ai fréquenté le café Anglais, qui vient de disparaître, et je vous signale une chose assez curieuse, que je n'ai vue mentionnée nulle part : le Café Anglais portait et même *deux fois* — sur le boulevard et sur la rue Marivaux — *le n° 13* ! Dugleré avait même

acheté à son côté un établissement qui s'appelait « le Grand 13. » Vous avez pu voir que cela n'a pas empêché le Café Anglais de faire fortune — J. d'H.

LES VÊTEMENTS NEUFS DE PAQUES

A la question de M. A. Robin, je réponds :

On avait aussi, jadis, l'habitude, en signe de réjouissance et pour symboliser la résurrection de l'âme à la vie chrétienne, de porter des vêtements neufs ou plus somptueux que d'habitude. C'est ainsi que saint Antoine se parait, le jour de Pâques, de la tunique de feuilles de palmier qu'il avait héritée de saint Paul, premier ermite, et que saint Athanase revêtait le manteau que saint Antoine lui avait laissé.

C'est, du reste, un usage qui s'est conservé, chez nous, jusqu'à nos jours. Dans de nombreuses familles, on ne laisserait pas passer le jour de Pâques sans « étrenner » quelque objet de toilette : complet neuf ou simplement paire de gants ou de bottines, ou cravate éclatante. Dans le peuple, on considère même cela comme un porte-bonheur et quiconque étrenne, ce jour-là, un vêtement, se considère comme certain d'être heureux toute l'année comme il est sûr d'avoir de l'argent dans sa poche s'il a mangé des crêpes le jour de la Chandeleur. — E. de M.

ADRESSE DEMANDÉE

Mme Tolly, née Laloy, la guérisseuse par imposition des mains dont il est parlé dans l'article « Les médecins verts », veut-elle me faire connaître son adresse aux bureaux de l'*Echo*. — Comte de la V.

BIBLIOGRAPHIE

La Nuit (1).

M. Julien Malric entreprend une œuvre audacieuse : une épopée mythique, dont ce beau volume *La Nuit*, illustré par Ch. Sénard et publié avec un soin et un goût typographiques qui font un grand honneur à la maison d'éditions E. Basset et Cie est le premier cycle. Deux autres volumes suivront dans la même ordonnance artistique.

L'action du drame se déroule dans un lointain avenir « à une époque où la connaissance confine aux domaines de l'absolu et marque l'apogée d'une civilisation hautement scientifique ». Les Mages, représentants de cette intellectualité supérieure, vivent dans des tours où ils communiquent avec les autres sphères de l'infini. Au bas de la tour, vit une humanité misérable, dégénérée, celle qui n'a pu suivre le mouvement cérébral du siècle ; les Mages la nourrissent d'une sorte de manne merveilleuse et, sans besoins, elle a perdu le goût du travail et de l'effort ; ces humains rétrogradés ne pensent qu'à dévorer la manne dont on leur fait l'aumône et à dormir.

(1) 1 vol. in-4°, 4 fr. Librairie Basset, 3, rue Dante.

Le forgeron Saül n'accepte pas ce servage. Il refuse la manne, il travaille ; son marteau sonore retentit nuit et jour, au grand désagrément des dégénérés, qu'il empêche de dormir. Saül voudrait ramener ces pauvres êtres à la loi de l'effort, et nous le verrons pour cela aller chercher à la ville voisine deux médecins illustres, qui commencent par guérir le fou Yof, recueilli par l'ermite Irns et dont la mélopée sinistre rôde dans les ruines du cloître.



Parmi les autres personnages figurent encore Yan, fils du forgeron Saül, Even et Talna, filles d'un des Mages. Even, qui est restée plus semblable aux anciennes filles de la terre, s'éprend innocemment du fils du forgeron. Talna, haute intelligence, se sent étrangement troublée lorsqu'elle voit Saül, avec sa rudesse, ses bras musculeux, ses mots de révolte. Elle aspire à descendre de sa tour...

Mais les médecins que Saül avait chargés de traiter les dégénérés ont obtenu un résultat bien contraire à leur attente. Ces brutes, enivrées par la nouvelle chaleur de vie qui court en eux, massacrent tout, et d'abord les médecins eux-mêmes. Puis ils envahissent la tour, la saccagent, tuent les Mages, crucifient Saül à la grande lyre lumineuse qui transmet en harmonies les messages des mondes lointains. Si les Mages ne se sont pas défendus avec leurs pouvoirs magiques, c'est que les avis de l'au-delà ont ordonné la résignation. Sur ces ruines s'élèvera la cité future, car les dégénérés, bientôt, se repentent. Ces grands symboles, nous reportent aux plus beaux jours de Maeterlinck et de l'ibsénime, avec plus de sincérité et d'émotion chez M. Malric, qui montre bien du talent.

G.

Le Gérant : Mme Gaston Mery.

Paris. — Imp. R. Tancrède, 15, rue de Verneuil.